

LUC BOISNARD  
Préface de TONY ESTANGUET

# ALTITUDES

Ascensions d'un alpiniste  
et chef d'entreprise engagé



L'incroyable défi  
du premier Français  
parti dépolluer  
l'Everest !

A L I S I O

# ALTITUDES

« À l'approche de la quarantaine,  
je veux relever un défi utile : monter sur  
le Toit du monde et débarrasser l'Everest  
de ses déchets ! »

Car le plus haut sommet de la planète en est aussi la plus haute poubelle. Des tonnes de débris, bouteilles d'oxygène, tentes, duvets, emballages abandonnés et même cadavres encomrent en effet les camps d'altitude jusqu'au sommet. Accompagné de 20 Sherpas, Luc Boissard, pionnier dans l'âme, entrepreneur et alpiniste, sera le premier Français à dépolluer l'Everest. Il redescendra plus d'une tonne de déchets, gravissant au passage le plus haut sommet du monde.

Ce récit retrace la géographie intime d'un chef d'entreprise se découvrant lui-même alors qu'il part soigner la montagne. Dans le sillage de sa réussite, il nous entraîne en haute(s) altitude(s) pour transformer, comme le rappelait Malraux, « l'expérience en conscience ». Sous l'écorce de l'alpiniste et du sportif de haut niveau, Luc Boissard incarne une certaine idée du management et de l'esprit d'aventure, faits de grandeur, de désintéressement et d'altruisme.

Avec audace, conviction, préparation et méthode, cet aventurier et chef d'entreprise hors normes dépeint une région défigurée sous son manteau de neiges et de glaciers. Il « nous invite surtout à utiliser tout ce que le sport en général et l'alpinisme en particulier peuvent nous apporter dans notre vie quotidienne et notre vie professionnelle ».

*« Altitudes est bien plus que le récit d'une expédition hors normes au sommet de l'Everest. C'est tout à la fois l'histoire d'une vie, un manuel de management et une tribune engagée pour la protection de l'environnement. »*

**Tony Estanguet**

Inclus : le DVD de l'expédition,  
**La Face cachée de l'Everest (48 min.)**

ISBN : 979-10-92928-64-8



23 €  
Prix TTC France

A L I S I O

design : Célia Cousty  
photographies : Luc Boissard  
RAYON : TÉMOIGNAGE

## Ce livre est accompagné d'un DVD relatant l'expédition de l'auteur.

Vous pouvez également découvrir ce film :

1. en vous rendant sur la page suivante :  
[www.alisio.fr/altitudes](http://www.alisio.fr/altitudes)
2. en téléchargeant l'application Marque-Page (voir ci-dessous)



### MARQUE-PAGE

Séances audio, vidéos explicatives, interviews, liens... Nos livres s'animent désormais grâce à des contenus digitaux exclusifs ! Il vous suffit d'ouvrir l'application pour scanner la page du livre, et vous découvrirez alors des contenus originaux pour aller encore plus loin dans la lecture de nos livres.

#### Comment ça marche ?

Marque-Page vous permet de flasher les livres des éditions Leduc.s.

- Téléchargez l'application et ouvrez-la
- Flashez les pages de nos livres où apparaît le logo « Marque-Page »
- Découvrez des contenus exclusifs directement sur votre smartphone ou votre tablette !



Agent et conseil éditorial : Isabelle Martin-Bouisset  
141 bd Saint-Michel - 75005 Paris  
[isabelle.martinbouisset@cabinet-imb.fr](mailto:isabelle.martinbouisset@cabinet-imb.fr) / [www.imb-conseil.fr](http://www.imb-conseil.fr)

Maquette : Célia Cousty  
Relecture-correction : Rémy Coton-Pélagie

© 2018 Alisio,  
une marque des éditions Leduc.s  
29 boulevard Raspail  
75007 Paris – France  
[www.alisio.fr](http://www.alisio.fr)

ISBN : 979-10-92928-64-8

LUC BOISNARD

Préface de TONY ESTANGUET

# ALTITUDES

Ascensions d'un alpiniste  
et chef d'entreprise engagé



*Flashez cette page  
et découvrez le film  
de l'expédition pour  
accompagner  
votre lecture !  
Voir ci-contre.*

A L I S I O



*« Impose ta chance, serre ton bonheur  
et va vers ton risque.  
À te regarder, ils s'habitueront. »*

*René Char*

# SOMMAIRE

PRÉFACE	9
AVANT-PROPOS	11
<b>I. PORTRAIT D'UN PIONNIER ATYPIQUE INSURGÉ DANS L'ÂME</b>	<b>17</b>
Du rêve à la réalité .....	22
Leader rêveur .....	27
Question de style .....	32
De la poésie, bordel ! .....	38
<b>II. QUAND LES PASSIONS SE REJOIGNENT</b>	<b>41</b>
Rêver des sommets .....	41
Première mondiale française sur l'Everest .....	46
Organiser, planifier, anticiper, règles d'or de toute réussite .....	59
Ce fameux jour de l'an 2009 .....	69
<b>III. EN ROUTE VERS LE TOIT DU MONDE</b>	<b>79</b>
MBA : « Management by absence » .....	79
La route vers Katmandou .....	82
Vers le camp de base .....	91
Acclimatation et dépollution .....	101

<b>IV. LEVER DE SOLEIL</b>	
<b>SUR LE TOIT DU MONDE</b>	<b>127</b>
Solo vers le sommet .....	127
Plénitude .....	145
L'avant et l'après .....	161
<b>V. DU MONDE DES AFFAIRES</b>	
<b>À LA HAUTE ALTITUDE,</b>	
<b>ET VICE VERSA</b>	<b>173</b>
Les trois « E » : Équilibre, Éthique, Esthétisme .....	173
Intuition : dirigeants et alpinistes sont des extralucides .....	185
<b>VI. L'ENTREPRISE : TERREAU</b>	
<b>DE L'EXPÉRIMENTATION</b>	<b>213</b>
Libérer les énergies .....	213
Les trois « H » du leader .....	225
Altruisme .....	236
<b>VII. EN GUISE DE CONCLUSION :</b>	
<b>LA LIBERTÉ</b>	<b>245</b>
<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>249</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES</b>	<b>251</b>



# PRÉFACE

*A*ltitudes est bien plus que le récit d'une expédition hors normes au sommet de l'Everest. C'est tout à la fois l'histoire d'une vie, un manuel de management et une tribune engagée pour la protection de l'environnement.

Luc Boissard nous invite à voir la montagne autrement, non pas comme une succession de voies à escalader ou de pistes à dévaler, mais comme un espace à préserver. Il décrit un espace hors du temps, coupé du monde, où le marcheur peut se fondre dans le paysage. Et il nous donne envie de mettre nos chaussures pour vivre ces moments de plénitude que seuls les sports de nature peuvent offrir.

Il nous invite surtout à utiliser tout ce que le sport en général et l'alpinisme en particulier peuvent nous apprendre dans notre vie quotidienne, notamment dans notre vie professionnelle. L'utilisation qu'il a lui-même faite des techniques d'alpinisme pour créer une entreprise de travaux spécialisée dans les sites difficilement accessibles ou sensibles écologiquement en est une belle illustration. Mais au-delà de ce secteur très spécifique, Luc nous amène à voir le sport comme un instrument qui nous apprend à observer, analyser et décider rapidement. Passer à droite ou à gauche d'un rocher ? Dans les rapides d'un torrent en canoë, sur une voie d'escalade ou en conseil d'administration, il faut arbitrer très vite pour prendre les bonnes décisions. C'est ce à quoi la pratique sportive nous

entraîne : se concentrer sur l'instant présent, s'adapter aux imprévus et se dépasser. L'expédition de dépollution de l'Everest entreprise par Luc, qui a duré deux mois et pour laquelle il s'est préparé pendant deux ans, lui a montré à quel point le cerveau et le corps humains possèdent de puissantes réserves dans lesquelles il ne tient qu'à nous d'aller puiser pour repousser les limites que nous nous sommes nous-mêmes fixées.

« Ce qui est bien, en montagne, c'est que dès les premiers mouvements, les peurs s'évanouissent dans le feu de l'action. » *Altitudes* nous encourage à nous dépasser et nous invite à agir.

Tony Estanguet,

*triple champion olympique et triple  
champion du monde de canoë slalom,  
membre du Comité international olympique,  
président du Comité d'organisation  
des Jeux olympiques de Paris 2024.*

## AVANT-PROPOS

**D**ans la vie, mon axe de gouvernance est d'aller au bout de mes rêves et de mes idées. Engagé physiquement et idéologiquement, j'ai du mal avec les visions exsangues. En ce qui concerne l'épanouissement personnel, c'est fabuleux. En matière de management, c'est très efficace. Combien de gens sont morts sans avoir réalisé leurs rêves ? Quel gâchis ! La vie est courte, trop courte. Alors bannissons la contrainte de notre quotidien et consacrons-nous au bonheur. C'est la clé de la survie dans ce monde ultra-sécuritaire, banalisé, protégé, légiféré qu'est la société française. Je reste un esprit rebelle. Les limites ? Très peu pour moi.

Petit, déjà, j'ai vite délaissé le basket-ball, avec ses codes vestimentaires et son terrain clos, au profit du canoë-kayak, sport de pleine nature par essence. Plus tard, vers l'âge de seize ans, j'ai découvert l'escalade grâce à Patrick Edlinger, le prince vertical. Collants fluorescents, camping sauvage, cheveux longs et lunettes de soleil orange. Guidé par cette nouvelle passion, j'ai sillonné la France au volant de ma vieille Peugeot et partagé des plats de pâtes sans sel et sans beurre, l'ordinaire de ces petites communautés de varappeurs. Canoë-kayak et escalade : deux activités où l'engagement est une notion primordiale. Nous étions des grimpeurs affamés de verticales, et la tendance était déjà au bio, on mangeait bio, on dormait bio, on fumait bio.

Résistant dans l'âme, je me suis opposé à ce que je considère comme le summum de la bêtise humaine : la guerre. À vingt et un ans, l'âge de devenir un homme (le service militaire était alors obligatoire et durait un an), rien ne pouvait arrêter ma volonté de me faire réformer. Déguisé en éleveur piscicole (job que j'avais exercé pendant dix mois), à l'heure de mon incorporation, j'ai revendiqué le droit de parler aux poissons, de pleurer, d'être asocial. J'ai joué la comédie pendant un jour et demi, durant lequel tous les services de l'armée ont testé mes capacités de résistance et ma détermination. Je n'ai rien lâché, allant même jusqu'à exiger de dormir seul dans un dortoir. Cette nuit-là, pour la bonne cause, j'ai pissé au lit. Entre eux et moi, c'était la guerre... des nerfs. Si j'avais craqué ou été démasqué par le psychiatre ou le commandant, je risquais la pire des affectations. Mes efforts ont payé et le verdict est tombé : P4 (c'est-à-dire fou sur l'échelle de la classification militaire). L'armée me l'avait bien dit : « Tu ne pourras point postuler dans l'administration, l'enseignement te sera interdit... » Parfait, je ne supporte ni l'administration, ni l'enseignement, ni les carcans et limites en tout genre.

Des années plus tard, en 1997, avec ma future épouse j'ai entrepris un trek en Himalaya jusqu'au pic de Gokyo qui culmine à 5 584 mètres d'altitude et d'où s'élèvent des centaines de sommets<sup>1</sup>, dont l'Everest et le Cho Oyu<sup>2</sup>. En désignant le Toit du monde, j'ai dit à Barbara : « Un jour, j'irai là-haut. » Elle n'a jamais oublié.

---

1. Photo n° 1, « Des centaines de sommets himalayens à perte de vue. »

2. Photo n° 2, « Vue magistrale sur le Cho Oyu. »

Puis une décennie s'est écoulée comme un long fleuve pas tranquille du tout entre mariage, enfants et quasi-dépôt de bilan de mon entreprise. Pour m'évader, j'ai renoué avec mon passé de grimpeur et avec la haute montagne, accompagné de Franck, mon ami guide. Nous formions une cordée atypique. Avec son mètre quatre-vingt-quinze et mon mètre soixante-dix au garrot, ça faisait un peu frères Dalton de l'altitude. Franck aimait bien m'emmener en montagne car j'avais un bon niveau d'escalade, une grande connaissance des manipulations de cordes et une grosse endurance pour ces longues bambées dans les neiges éternelles. C'est Laurent Chatel — un ancien guide de haute montagne reconverti dans les études géotechniques au Bureau d'études Géolithe (fournisseur de mon entreprise), et plus particulièrement spécialisé dans la protection contre les éboulements rocheux, les avalanches et autres risques naturels — qui me l'avait présenté. Les guides se connaissent presque tous entre eux. Un petit milieu, une grande famille. J'ai fait de belles longueurs en montagne avec Laurent, une personne admirable, un sens de l'autre et une gentillesse hors du commun. Laurent m'a donc présenté Francky, lequel, plus tard, m'a présenté Ludovic Challéat, l'un des plus grands himalayistes français. Les deux hommes qui ont tant compté pour moi sont malheureusement morts en exerçant leur passion, Ludo en 2012 au Népal, sur le Manaslu, à plus de 7 300 mètres, emporté par une terrible avalanche, Laurent dans les Alpes en pratiquant son autre métier de géologue : cristallier. « Il lui fallait pour cela affronter les parois les plus abruptes et

les plus engagées. En effet, les fours (c'est le terme consacré) qui enfantent les plus belles pierres se cachent au fond de fissures inaccessibles, sauf pour des alpinistes expérimentés, c'était bien évidemment le cas de Laurent. Mais Laurent a péri en 2005, sous les yeux de son ami Christophe Peray, victime de la montagne : une fissure invisible, une roche qui cède, la chute, la mort. Un an plus tard, le 21 juillet 2006, Christophe Peray découvrait, à l'aiguille Verte, le Graal des cristalliers : une fabuleuse fluorite rouge enchâssée dans un socle de quartz. Une pierre exceptionnelle de 5,1 kilos. Sans doute le plus beau cristal accouché par le mont Blanc depuis deux siècles ! Le rouge si intense. L'éclat si lumineux. La forme si parfaite. Un éclat d'étoile échoué sur la Terre. C'est alors que Christophe décide de donner à sa fabuleuse trouvaille le nom de son ami. Mardi 6 avril, Laurent la Magnifique sera accueillie en grande pompe par le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) de Paris [...]. » (*Le Point*, 05/04/2010).

En 2007, trois ans avant de subir de plein fouet la crise des quarante ans, rattrapé par le système comme une bonne partie des quadras occidentaux modernes, mon rêve de gosse a ressurgi : réaliser seul l'ascension de l'Everest. Je sentais naître en moi une détermination nouvelle, une forme d'excitation au creux des reins, un désir profond... Une énergie formidable émergeait, qui faisait résonner la phrase prononcée au sommet du pic de Gokyo quelque dix ans plus tôt. Il était temps de battre le rappel de ce rêve.

Le premier janvier 2009, à l'heure des bonnes résolutions, j'ai donc gaillardement annoncé qu'au printemps 2010, je partirais deux mois pour tenter l'ascension de l'Everest. Ludovic Challéat m'a tout de suite proposé son aide en mettant à ma disposition ses sherpas.

Mais ce projet un peu fou s'est bientôt doublé d'un autre, plus ambitieux encore : mener la première expédition française mondiale (ou mondiale française, le lecteur choisira) de dépollution de l'Everest. Ce fut un succès au-delà de mes espérances : en juin 2010, non seulement j'avais foulé le Toit du monde, mais je rapportais avec moi une tonne de déchets récoltés sur les contreforts de l'Himalaya.

Ce livre est à la fois le récit d'une aventure moderne, engagée, en haute altitude, et une autobiographie partielle. Car, bien que balisée, l'ascension de l'Everest par la voie normale demeure un itinéraire mythique, celui des pionniers, et reste extrême en raison de la très haute altitude (au-dessus de 8 000 mètres, c'est la « zone de la mort »), des conditions météo souvent violentes et des longues séances d'acclimatation. Préparer une expédition de cette envergure, avec son volet environnemental, ne requiert pas moins qu'une véritable organisation d'entreprise.



# I. PORTRAIT D'UN PIONNIER ATYPIQUE INSURGÉ DANS L'ÂME

**J**'ai toujours eu les yeux en forme de point d'interrogation. Très tôt, j'ai commencé à rêver. Nous étions en 1970, la révolution sexuelle venait d'avoir lieu et ma mère, aussitôt accouchée, était retournée à ses obligations professionnelles. Elle avait le sens du devoir. Je venais de naître et, déjà, je commençais à rêver.

Il est des matins où l'on se réveille les yeux fermés. Et on rêve à toutes sortes de choses, de projets. Les songes nous guident vers des mondes meilleurs, plus souples, plus soyeux, en tout cas avec moins de contraintes que dans la bonne vieille réalité. Les rêves sont une forme de matérialisation des désirs. On peut rêver n'importe où, n'importe quand, à n'importe quoi aussi. Il n'y a pas de limite à la rêverie.

Rêver donne un autre regard sur le monde. C'est une formidable bouée de sauvetage dans la vie, qui permet de bâtir des univers, des objectifs surtout. Rêver, ce n'est pas perdre du temps, c'est même précisément le contraire. Mais cet indispensable temps du rêve, il faut accepter de le prendre, savoir profiter de chaque instant de répit. Paradoxalement, il me semble que l'école est l'endroit idéal pour laisser libre cours à ses rêveries. Bien sûr, certaines

matières sont plus propices que d'autres à cette flânerie de l'esprit — l'histoire, par exemple : des Néandertaliens à la conquête spatiale, en passant par l'âge des pyramides, que d'incitation au rêve ! Mais sous couvert d'apprentissage, l'école est en fait une sacrée prison pour les esprits libres et virevoltants comme le mien.

Rêver est une manière de se reconnecter à son enfant intérieur<sup>1</sup>, celui qui était constamment en mode découverte, celui qui grandissait de ses expériences, qui vivait dans des mondes magiques et oniriques. Le rêve permet de libérer son potentiel créatif, sa liberté d'exploration, sa spontanéité, sa sensibilité, sa tendresse, ses émotions. Il est essentiel de renouer avec cet enfant toujours en nous, de le laisser s'exprimer à nouveau, de lui rendre la parole et de lui permettre de nous guider sur les chemins de la découverte et de l'invention. Car par nature, l'enfant invente, crée, imagine, construit, fabule ; il est porteur de transformation. Cet enfant est la richesse la plus précieuse que chacun, chacune, porte en soi, et qui se traduit aussi par la vitalité, l'émerveillement, la candeur, l'optimisme face aux défis. Certains parlent même de redécouvrir notre intelligence d'origine, celle que nous avons sans doute perdue en cours de route, lorsque l'enfant a décidé de passer à l'âge adulte. Bien entendu, il ne s'agit nullement de « faire l'enfant », mais de renouer avec le fil rouge de notre enfance, ce que nous accomplissions de façon innée

---

1. Inspirée des travaux de Carl Gustav Jung et développée dans les années 1960, la notion d'enfant intérieur est couramment utilisée dans différentes formes de psychothérapie et en développement personnel.

lorsque nous nous livrions à certaines activités de façon spontanée. Renouer avec son enfant intérieur signifie à coup sûr renouer avec ses talents, ses aptitudes, son génie personnel et ses rêves les plus chers.

À l'école, j'ai donc dû adopter une stratégie me permettant à la fois écoute et divagation sublime. Cela me valait une honorable moyenne générale de 12 ou 13/20, et toujours les mêmes commentaires — « *Peut mieux faire* », « *Élève intelligent mais n'utilise pas l'ensemble de ses capacités* », « *Doit travailler plus* » —, que j'interprétais comme des encouragements à persévérer dans la voie du rêve. Être dans l'excellence de la classe m'importait peu. Je vivais bien au centre, équidistant des cancre et des élites, souvent féminines d'ailleurs.

Durant de longues années, j'ai subi le calvaire de la rentrée scolaire. Le « calvaire », oui : je n'ai pas d'autre mot pour décrire ce que je ressentais au moment de rejoindre le collège ou le lycée. Aujourd'hui encore, les mêmes odeurs, les mêmes températures, les mêmes oiseaux chantent les mêmes mélodies qu'il y a trente ans. C'est d'ailleurs un supplice pour moi de devoir accompagner chaque année mes enfants lorsque vient la rentrée. Je revis mes terreurs de ces journées emprisonné à devoir écouter, apprendre, être sage, ne pas répondre, ne pas bavarder, ne pas créer, ne pas courir, ne pas jouir de la vie...

À cette époque, les choix d'orientation étaient tout à fait arbitraires. On ne tenait pas compte des idées, des projets, des rêves des enfants ; on les collait directement dans des filières plutôt scientifiques pour être certain que les portes des études supérieures s'ouvriraient à eux. Je n'ai pas échappé à la règle. Par esprit de contradiction, j'ai quand même choisi une option arts plastiques qui me permettait de me retrouver deux heures par semaine dans une autre dimension « spatio-réflexionnelle ».

Le baccalauréat a été pour moi la plus grande des usurpations. N'ayant que peu ou pas travaillé tout au long de l'année, peu ou pas écouté, je me suis retrouvé à J-5 avec l'ensemble des matières à réviser. Doué pour les langues, intéressé par la biologie, horrifié par les mathématiques et les sciences physiques, enthousiasmé par le sport, j'ai abordé ce bac scientifique avec une décontraction inversement proportionnelle à mon handicap. À l'instar des poilus de 14 qui partaient la fleur au fusil, je suis parti au baccalauréat un œillet à la bouche. Mon père était fou.

Au cours de mes tentatives de révisions, la dernière semaine avant les épreuves, lorsque j'ai ouvert mon livre d'histoire, j'ai vite compris que je n'arriverais pas à apprendre par cœur la totalité de l'ouvrage (il me restait aussi l'ensemble des autres manuels à découvrir). Je me suis donc contenté de potasser le premier chapitre : la V<sup>e</sup> République. Le jour de l'épreuve d'histoire-géographie, c'est précisément ce sujet qui est tombé... J'ai donc

déballé la totalité dudit chapitre et récolté un 15/20. En mathématiques, par un extraordinaire éclat de génie, j'ai limité la casse avec un 9/20. Finalement, j'ai décroché mon bac scientifique grâce au sport, à l'histoire, l'allemand et l'anglais, à quelques centièmes de la mention. Le tout en ayant passé une grande partie de mes trois années de lycée à rêver. Mais le Graal était obtenu.

Après un été à respirer la liberté une dernière fois, je me suis plié au diktat de la normalité et me suis résolu à m'inscrire dans une filière sciences à la faculté. En clair, un parcours de mouton. Mais telle la brebis, le mouton s'est égaré. Au bout de trois semaines de ce traitement mathématique fébrile, j'ai modifié mon orientation pour intégrer une classe d'allemand renforcé. Je suis ainsi passé d'un amphithéâtre de quatre cents élèves à une classe de dix-huit, avec dix-sept filles (dont l'objectif était inmanquablement l'agrégation, puis le professorat, au lycée ou à la fac). Je craignais le pire. Et le pire est arrivé. Je passe rapidement sur mon initiation au russe, qui n'aura duré que le temps de l'idée. Ma mère, elle, garde en mémoire le prix et le poids du dictionnaire franco-russe.

En attendant, j'ai continué de rêver de liberté, de grands espaces, de grandes choses. Après deux mois, j'ai été rattrapé par la vie d'étudiant, la vraie, la nocturne... Une année complète de nuits... J'étais devenu nyctalope et la fac, elle, était devenue facultative. J'appartenais aux statistiques des abandons du premier trimestre. Il y avait ceux du deuxième trimestre, ceux du troisième et les autres, les étudiants.

## DU RÊVE À LA RÉALITÉ

Autodidacte de formation, j'ai un goût prononcé pour les activités hors normes (sportives, culturelles ou professionnelles) et les situations d'incertitude radicale par opposition à la vie monotone, aménagée, réglée, régulée, sans véritables enjeux. Les espaces sub-verticaux et l'eau vive sont mes terrains de jeu favoris, j'y puise mon énergie, ma résistance, ma détermination, mon dynamisme et mon audace. J'ai donc sauté la case étudiant. Je ne regrette rien aujourd'hui. Je voulais me réaliser ou, à tout le moins, réaliser mes rêves : devenir guide de haute montagne. Mon père m'a mis un large coup de pied au cul, m'a filé cent balles de l'époque (soit 15 € environ aujourd'hui) et m'a indiqué la porte grande ouverte. J'ai rempli mon sac à dos de matériel d'escalade et suis parti, bravache, sur les routes de France, à la conquête de mon rêve. Rapidement, il a fallu manger. En définitive, je suis passé assez vite du rêve à la réalité. Je voulais de la liberté, j'en avais, mais elle avait un véritable prix, celui de s'assumer, celui aussi d'être organisé, responsable, autonome. Il m'a fallu un certain orgueil, aussi, pour ne pas revenir au bout de quelques jours chez papa-maman, la queue entre les jambes pour quémander le gîte et le couvert.

J'enchaînais les jobs saisonniers au hasard de mes rencontres. C'est ainsi qu'en 1990, je me suis retrouvé libraire à Tignes, dans le drugstore de la station. Comme j'étais gourmand et un poil épicurien, j'ai vite préféré m'orien-

ter vers des boulots complémentaires, des « extras », le soir, dans des bars-restaurants. J'avais vingt ans, pas franchement d'attrance pour les études mais plutôt, déjà, une appétence pour le travail. C'est au Grattalu, véritable institution de la station, que j'ai rencontré Christian, qui m'a donné le goût de l'entrepreneuriat. Dans ses yeux brillants, on lisait la joie, le bonheur d'être son propre patron. À vingt-six ans, il avait décidé de quitter son Nord natal pour acheter un restaurant à Tignes, où il avait rencontré la belle Nanou. Pour ce faire, il avait emprunté à son oncle, à sa grand-mère, à sa tante, à toutes celles et tous ceux qui avaient cru en lui. À ses côtés, j'ai appris ce que signifiait réellement entreprendre, travailler pour soi, s'engager, mobiliser autour d'un projet.

La notion de rentabilité, je l'ai acquise grâce à un autre de mes patrons d'altitude. Savoyard de souche, Bernard possédait un magasin d'articles de sport d'hiver bien placé, dans une station familiale bien placée, avec le sens du commerce bien placé, et surtout le sens de la marge et des économies très bien placé. Avec lui, j'ai loué des paires de skis qui avaient déjà plusieurs années d'amortissement... Autant dire que j'ai vite compris le principe !

Un soir, j'ai entendu Bernard glisser dans une conversation informelle avec un ami une remarque en apparence banale mais qui m'a accompagné tout au long de ma carrière de manager. « Ce jeune, il ira loin ! » Cette phrase toute simple a été un véritable déclencheur qui a scellé

mon avenir. J'ai su que je serais mon propre patron, que jamais je ne pourrais être sous tutelle. Un vent de liberté soufflait dans mon cerveau. Travailleur indépendant, chef d'entreprise, propriétaire d'un magasin ou d'un restaurant... Peu importait la forme, l'essentiel serait pour moi de ne dépendre de personne.

Le jour au magasin, le soir en boîte de nuit. Les journées étaient longues et les nuits courtes... Mais je continuais à cultiver mes fondamentaux : cumul des jobs et cumul de l'épargne. Travailler le soir en extra me permettait à coup sûr de mettre mon salaire de côté pour les mois d'été que j'allais passer à grimper sur les falaises de France et préparer le diplôme de guide.

C'est sur les bancs du lycée, en 1988, que j'ai convaincu mon meilleur ami de l'époque d'abandonner le football pour se mettre à l'escalade. C'est aussi sur les bancs du lycée que j'ai eu l'idée de monter une société de travaux acrobatiques. Quatre années plus tard, alors que je travaillais dans l'atelier de ski, chez Bernard, et que lui s'apprêtait à devenir professeur d'éducation physique, il m'a appelé. À la sortie de sa licence de sport, il avait eu l'occasion de passer quelques semaines dans une entreprise de travaux sur cordes. « Ça n'a pas l'air très compliqué, m'a-t-il dit, je crois qu'on peut tenir notre pari du lycée. »

« La fortune sourit aux audacieux. » Reprenant à mon compte la célèbre formule de Virgile, j'ai décidé de quit-

ter la montagne pour regagner ma région d'origine, bocagère et sans aucun relief, et créer avec cet ami notre propre société de travaux acrobatiques spécialisée dans les interventions de grande hauteur.

En Mayenne, il y a, d'après les statistiques, une vache par habitant (ce n'est pas pour rien que le plus gros laitier du monde y a son siège social). À mi-chemin entre Paris et Brest, entre Rennes et Le Mans, au carrefour de la Bretagne, des Pays de la Loire, de la Normandie, de la Touraine et de la Beauce, mon département regorge de bocages et bénéficie d'une douceur de vivre sans égale. Les reliefs y sont peu tourmentés, sans montagnes ni océan à l'horizon. Les parcelles agricoles sont encloses de haies séculaires même si la tendance contemporaine à une agriculture industrielle a anéanti une grande partie de ces paysages caractéristiques de l'ouest de la France. Les chemins creux y sont légion, les sangliers côtoient les biches et les renards, et les promeneurs aussi.

Nous ne voulions pas de Paris, même si c'était la Mecque des travaux de grande hauteur. Nous voulions partir à la conquête de l'Ouest... de la France, de ses métropoles régionales et de ses grands sites industriels. Ouest Acro (comme « Acrobatique ») est le fruit de ma passion pour l'alpinisme et de mon indépendance forcenée. De mon caractère pionnier, aussi, puisqu'à l'époque, en 1992, intervenir en rappel sur les façades d'immeubles, les cheminées d'usines, les barrages ou les plateformes

pétrolières était pour le moins disruptif au regard des méthodes traditionnelles avec échafaudages et nacelles. Et bien sûr, de ma préoccupation pour l'environnement.

Nous bravions les interdits réglementaires à coup de procès avec l'inspection du travail, qui considérait nos méthodes d'intervention comme illégales. Le juste retour de l'administration dans ma vie de réfractaire aux codes. Le Code du travail, on ne pouvait pas y échapper, et les gardiens de la loi ne se privaient pas de nous le rappeler, sanctions pénales à l'appui. Les innovations majeures mettent toujours plusieurs années à s'affirmer. Ainsi, les travaux sur cordes sont extrêmement « décarbonés » par rapport aux autres méthodes d'intervention, mais il a fallu attendre 2015 pour que cet argument majeur fasse mouche chez nos grands donneurs d'ordres.

Aujourd'hui, j'ai développé un calculateur carbone comparant les différents moyens d'accès au poste de travail (nacelle, échafaudage et cordes). Un outil unique, auquel mes clients ont accès et qui leur permet de connaître en permanence leur contribution à la réduction des gaz à effet de serre en privilégiant les interventions en travaux sur cordes. Ces travaux acrobatiques qui, en langage politiquement correct sont nommés « travaux d'accès difficiles », sont désormais entrés dans les mœurs. Ils nous ont notamment permis de nettoyer, pendant deux années, de 2001 à 2002, les falaises du littoral français à la suite du naufrage du pétrolier *Érika*<sup>1</sup>. Nous étions en plein cœur de notre métier : assurer

---

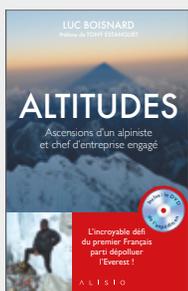
1. Photo n° 3, « Dépollution des falaises par cordistes à la suite du naufrage de l'*Érika*. »

la dépollution pétrolière de sites sensibles écologiquement avec des techniques très faiblement émettrices de CO<sub>2</sub>. Durant deux années, nous avons gratté, lavé, nettoyé ces parois, à Belle-Île, à Groix ou à Saint-Nazaire. Nous étions suspendus au-dessus de la mer, nous étions les fossoyeurs des criques inaccessibles du littoral français. Plaques d'hydrocarbures, rochers souillés, oiseaux mazoutés, biodiversité massacrée, espèces protégées menacées : autant de spectacles déchirants pour les amoureux de la nature.

## LEADER RÊVEUR

Quand j'étais adolescent pacifiste, tendance baba cool, juste avant de passer à ma période « sex, drugs & rock'n'roll », je voulais faire passer des messages aux gens. À l'époque, les blogs n'existaient pas. Les « murs » de nos réseaux sociaux, c'étaient ceux de nos cités, de nos banlieues, de nos villes. Les supports de communication disponibles étaient donc essentiellement ces délaissés urbains sur lesquels on pouvait taguer à la bombe de peinture. Avec quelques potes, nous avons créé le GRAM (Groupement révolutionnaire d'action murale). Notre ambition était de faire réfléchir les passants avec des slogans-chocs, absurdes ou subversifs. Nous voulions faire passer des messages ou tout simplement poser des questions, susciter des débats. C'était une première forme de passage à l'acte entrepreneurial.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Altitudes**  
Luc Boissnard



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

A L I S I O